

Avant-critiques / Littérature étrangère

UN PÈRE IMPASSE

Javier Cercas poursuit sa série de romans noirs autour de son personnage de flic et bibliothécaire Melchor Marin. Une radiographie impitoyable des maux de son pays.

ROMAN_ESPAGNE_5 AVRIL

Il n'y a pas de grand écrivain sans liberté. Celle de laisser libre cours à ses envies narratives du moment, sans souci de devoir déférer à la statue du commandeur que son œuvre et ses lecteurs ont contribué presque malgré lui à ériger. Ainsi en est-il par exemple d'un John Banville s'adonnant désormais plus souvent qu'à son tour au *whodunit* le plus classique. Ainsi en est-il aussi, depuis trois livres désormais, de Javier Cercas. Celui qui, depuis *Les soldats de Salamine* (Actes Sud, 2002), s'est imposé comme l'incontestable chef de file de sa génération d'écrivains hispanophones

a décidé de n'en faire qu'à sa tête et à son désir. Bien lui en a pris. En 2018 avec *Le monarque des ombres*, suivi trois ans plus tard par *Terra Alta*, il a entamé une série policière autour de la figure d'un certain Melchor Marin, un ancien taulard que la lecture des *Misérables* amènera à se reconvertir en flic, en mari, en père de famille.

On retrouve Melchor, toujours un peu entre chien et loup, entre tristesse et tendresse navrée, alors que suite à différents événements (notamment l'assassinat de la femme qu'il aimait), il a quitté la police pour occuper un poste de bibliothécaire dans la petite ville de Terra Alta

où il s'est désormais établi. Il a un peu vieilli, sa fille, Cosette, a grandi. Elle a 17 ans et vient de découvrir la vérité sur la mort de sa mère, que son père lui avait cachée, croyant la protéger. Persuadée que ce mensonge marque une rupture grave et douloureuse avec Melchor, elle s'enfuit, allant passer quelques jours à Majorque avec une amie. L'amie reviendra, pas elle. Son père, très vite fou d'inquiétude, va la rechercher, partir sur ses traces, et découvrir peu à peu un univers où règnent le secret, le mensonge et la corruption. Un univers dominé par la figure d'un multimillionnaire suédois, probable prédateur sexuel, qui semble être à l'abri de la loi des hommes grâce à sa fortune. La plus terrible, la plus noire, la plus tragique des enquêtes de Melchor Marin commence alors...

Quelle que soit cette noirceur, bien réelle, il faut d'abord souligner la très grande allégresse avec laquelle Cercas se soumet, encore une fois, aux lois du genre. *Le château de Barbe-Bleue* est ce qu'il est convenu d'appeler un redoutable *page-turner* dans lequel l'auteur se met ironiquement lui-même en scène en romancier peu soucieux de la vraisemblance des aventures de son propre héros. Au-delà, c'est tout sauf un écart, une escapade hors de ce qui fonde son œuvre. C'est bien l'Espagne, le poids de son histoire et celui de son présent, qui est ici décrite dans les termes les moins amènes. C'est aussi le sort fait aux femmes et aux filles, la violence qu'elles ont encore à subir, dont il est question en des pages absolument compassionnelles. Ainsi qu'une sorte de variation angoissée autour de la notion d'héroïsme et de la fragilité de notre humanité. **Olivier Mony**



JAVIER CERCAS

Le château de Barbe-Bleue

Traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujičić et Karine Louesdon

ACTES SUD

TIRAGE: 16 000 EX.
 PRIX: 23 €, 352 P.
 EAN: 9782330176303
 SORTIE: 5 AVRIL 2023



© L.M. PALOMARES





Règlements de comptes à Majorque

C'est dans la région catalane de Terra Alta, où eut lieu, en 1938, l'horrible bataille de la vallée de l'Èbre (16000 morts), que Javier Cercas a choisi de situer l'épicentre d'une série de romans noirs (*lire ci-dessus*) dominés par la figure de Melchor Marin. Ancien dealer, ancien taulard qui s'en est sorti grâce à un avocat et à la lecture des *Misérables*, Melchor est devenu policier. Son modèle ? L'inspecteur Javert.

À Cambrils, n'écoutant que son courage, il a abattu quatre terroristes islamistes. C'est un héros, mais aussi un homme en colère. Sa mère, prostituée, a été retrouvée massacrée dans un

terrain vague. Dans *Indépendance*, le deuxième volet de la série après *Terra Alta*, il découvrait l'identité de ses assassins. Alors que sa femme a aussi perdu la vie à cause d'une de ses enquêtes, il se retrouve seul avec leur fille, Cosette.

Un cri de colère

Dans *Le Château de Barbe-Bleue*, l'adolescente découvre avec horreur la vérité sur la mort de sa mère. Elle croyait à un accident, c'était un meurtre. Son père, pour la protéger, lui a menti. Dégoûté par les enquêtes qu'il a menées et qui ont révélé la corruption des politiques, des policiers et l'impunité des puissants, Melchor a quitté la police pour devenir bibliothécaire.

Pour oublier son père et ses mensonges, Cosette est partie faire la fête à Majorque avec une amie. Le jour prévu de son retour, la copine est rentrée seule. Melchor est persuadé qu'il lui est arrivé quelque chose. Refusant d'attendre que la police daigne bouger, il part pour Majorque. Et sa vie, une fois encore, bascule. Avec l'aide de policiers amis et de quelques courageux, il prend les armes... Javier Cercas s'interroge, une fois encore, sur le statut du « héros », sur la justice et ses limites, la haine, la vengeance. Construit comme un polar, son roman est plus que cela : c'est un cri de colère, de rage, face à la violence faite aux femmes, les siennes et toutes les autres. ■ **B. C.**

LE CHÂTEAU DE BARBE-BLEUE
De Javier Cercas, traduit de l'espagnol par A. Grujicic et K. Louesdon, Actes Sud, 352 p., 23 €. En librairie le 5 avril.





LE CAHIER CRITIQUE • LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

JAVIER CERCAS

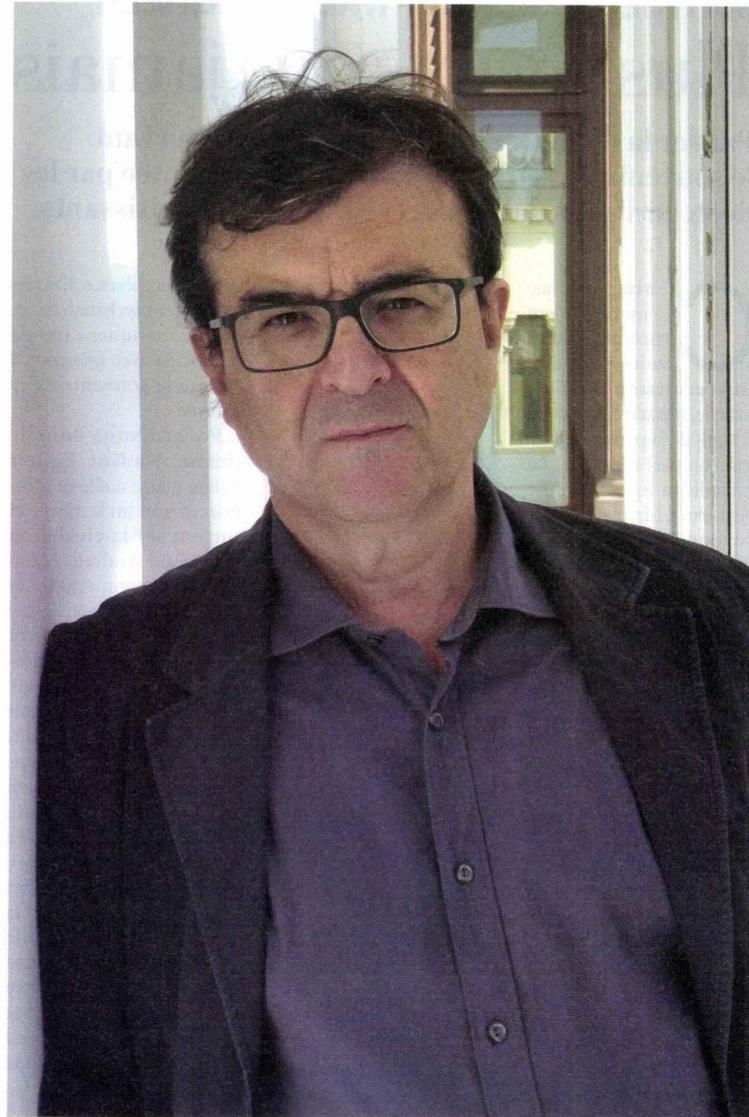
Tout l'art du mensonge

L'auteur espagnol clôt avec brio la trilogie « Terra Alta » avec, toujours, l'inspecteur Melchor contraint ici de reprendre du service après l'enlèvement de sa fille par un Barbe-Bleue des temps modernes.

Un homme se réveille en sueur, persuadé que sa fille est morte. Depuis quelques jours, Cosette ne donne plus signe de vie et son portable est éteint. L'amie avec laquelle elle est partie en vacances sur l'île de Majorque est rentrée en Terra Alta, sans elle. Cosette avait besoin de « réfléchir ». Cela se comprend car, peu avant son départ pour Majorque, son père lui avait appris que sa mère n'était pas décédée dans un accident, comme il le prétendait depuis qu'elle était enfant, mais qu'elle avait été assassinée. Ce père, les lecteurs de Javier Cercas l'ont rencontré dans les deux précédents volets de la trilogie « Terra Alta », que *Le Château de Barbe-Bleue* vient refermer : l'inspecteur Melchor, reconverti en bibliothécaire quand s'ouvre ce dernier opus. Cinq années ont passé depuis l'enquête menée dans *Indépendance*, paru l'an dernier, mais l'ex-flic au passé trouble se voit contraint de reprendre du service pour tenter, cette fois, de sauver la chair de sa chair.

« DU TEMPS, DES GENS, DE L'ARGENT »

Et il n'a rien perdu de ses anciens réflexes. Avec la complicité de l'inspecteur Blai et de la nouvelle cheffe de l'unité d'investigation de Terra Alta, Paca Poch, Melchor décolle pour Majorque où l'attend un piètre comité



de réception en la personne du sergent Benavides, tout sauf disposé à laisser l'ancien flic marcher sur ses plates-bandes. Qu'à cela ne tienne : cherchant des témoins, retraçant les dernières activités de Cosette avant sa disparition, Melchor retrouve la trace de sa fille sur l'enregistrement vidéo d'une boîte de nuit. À ses côtés, une inconnue. Puis un e-mail lui parvient, avec, écrit en objet, « *Votre fille* ». Son émetteur, anonyme, lui recommande un certain Damian Carrasco. « *Il peut vous*

aider. Racontez-lui l'histoire de votre fille. Écoutez-le. Ce que Carrasco vous dira pourra vous sembler complètement fou, mais c'est la vérité. Écoutez-le attentivement, c'est un homme bon, sans doute trop bon. »

De Carrasco, Melchor apprend que le célèbre financier, magnat et philanthrope Rafael Mattson est un prédateur sexuel, qui missionne des entremetteuses (parmi lesquelles la femme présente aux côtés de Cosette sur l'enregistrement vidéo) chargées de recruter des jeunes filles pour lui

L.M. PALOMARES/ACTES SUD



et les invités de sa demeure de Formentor. D'après l'informateur, Mattson tiendrait sur l'île « *un tas de gens par les couilles* », dont le corrompu Benavides. Peu à peu, les pièces du puzzle se mettent en place, et l'urgence d'agir grandit. Mais Carrasco prévient: « *Il n'y a qu'une seule façon de récupérer votre fille, et c'est de détruire Mattson.* » Et pour cela, il faut « *du temps, des gens, de l'argent* ».

POUR UNE JUSTE CAUSE

Au début des romans de Javier Cercas, une question, développée ici dans un brillant prologue autour de la notion de mensonge: ceux qu'on invente pour protéger ses proches d'une trop cruelle vérité, ceux dont on use pour se faire justice quand la justice semble impuissante... Peut-on enfreindre les règles quand elles ne suffisent plus à garantir ce principe moral? Cercas répond par l'affirmative, en développant une intrigue labyrinthique et captivante qui prend pour son héros la forme d'une catharsis. Traquant le tout-puissant Mattson, Melchor se confronte aux ombres de son passé, qui apparaissent comme autant de figures rencontrées dans les deux précédents volets de la trilogie. Quand certaines semblent

uniquement guidées par leurs intérêts, d'autres sont une lumière dans la nuit, capables de tout mettre en œuvre pour une cause juste. On adore retrouver Melchor, et suivre le facétieux jeu de piste au fil duquel Cercas se met en scène, qualifié de « *type qui invente tout* », notamment de fausses vérités au sujet de son héros. « *Ces romanciers sont de vrais charlatans* », avance même l'amie de Melchor... Quelques-uns peut-être, mais certainement pas le principal visé, qui prouve avec ce troisième opus qu'il ne se moque pas de son lecteur. ■

Laëtitia Favro



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN FLASHANT CE CODE



★★★★☆
**LE CHÂTEAU DE BARBE-BLEUE
(EL CASTILLO DE BARBAZUL).
TERRA ALTA III**
JAVIER CERCAS
TRADUIT DE L'ESPAGNOL
(ESPAGNE) PAR KARINE
LOUESDON ET ALEKSANDAR
GRUJICIC, 352 P., ACTES SUD,
23 €. EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.



Famille du média : **Médias régionaux**
(hors PQR)

Périodicité : **Mensuelle**

Audience : **80000**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **Avril 2023 P.82**

Journalistes : **C. M.**

Nombre de mots : **155**

Focus



© LM Palomares

Javier Cercas, un futur prix Nobel ?

Avant d'être un auteur de polar, et chroniqueur au quotidien *El País*, Javier Cercas est surtout un immense écrivain. De ceux qui savent mêler destins individuels et Histoire avec un grand H. D'ailleurs, il collectionne les prix et distinctions prestigieuses. Et il est traduit dans une trentaine de langues. Il est encore un peu jeune pour le prix Nobel de Littérature (il est né en 1962), mais dans dix ou vingt ans ? Les quelques lignes de présentation qu'il a rédigées pour QDP afin de se présenter reflètent bien le sens de l'humour que l'on trouve dans ses romans. *"Individu dangereux. Fou refoulé. Européen extrémiste et de plus en plus asocial, selon lequel la vie sociale n'est que calcul, préjugé et vanité. Lecteur compulsif. Écrivain obsessionnel. Joueur de tennis frustré."*

/// C. M.

Terra Alta – Javier Cercas, éditions Actes Sud, 320 p., 23,50 €



Famille du média : **Médias professionnels**
 Périodicité : **Mensuelle**
 Audience : **13330**
 Sujet du média : **Culture/Arts**
littérature et culture générale



Edition : **Avril 2023 P.4**
 Journalistes : -
 Nombre de mots : **113**

Javier Cercas

Le Château de Barbe-Bleue
 (Terra alta, T.3)

Actes Sud

En vacances à Majorque, la fille de Melchor, devenue une adolescente rebelle, est retenue prisonnière dans la villa d'un magnat de la com soucieux de fournir à ses puissants amis une large palette de « chair fraîche ». Javier Cercas disait récemment dans un entretien que « l'antidote à l'injustice, c'est la solidarité et l'amour ». Il le démontre ici dans un thriller révolté qui dénonce l'intolérable impunité des puissants. Traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujičić et Karine Louesdon. Parution simultanée de *Terra Alta* en Babel.

352 pages – parution le 05/04/2023

Prix public : 23,00 €

EAN : 9782330176303





SPÉCIAL POLAR

Espagne, les conquistadors du succès

MARIA DUEÑAS

Docteure en philologie anglaise, elle enseignait la linguistique à l'université avant d'écrire un premier roman vendu à 2 millions d'exemplaires. En France, l'Éducation nationale vient de choisir un de ses textes pour l'apprentissage de l'espagnol en seconde langue. Après *L'Espionne de Tanger*, et *Soledad*, c'est au tour des *Trois Filles du Capitán* et de *Sira. Le retour à Tanger*, son nouveau roman, d'être en cours d'adaptation pour la télé, en plus d'une création originale en livre audio sur Amazon Audible.

Dernier livre : *Sira. Le retour à Tanger*, traduit par Marie Vila Casas (Robert Laffont, 608 p., 22,90 €).



Le polar ibérique explose. D'un côté, la nouvelle garde avec ses livres vendus par millions, de l'autre, les grandes figures de la tradition littéraire. Deux ambitions, deux missions.

PAR NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE EN ESPAGNE, JULIE MALAURE

On croit, à tort, que le polar est l'apanage des pays nordiques. On croit, à tort, qu'ils sont les seuls en Europe à avoir le secret de fabrication de best-sellers interplanétaires. Mais l'Espagne, outre ses romanciers noirs devenus totémiques, compte désormais des mastodontes dont les plateformes de streaming s'arrachent les adaptations. Pour tenter de percer le secret de ces nouveaux conquistadors, nous avons passé la barrière des Pyrénées. Rencontre avec Xavier Cercas, Victor del Arbol, Maria Duenas, Carmen Mola, Juan Gomez-Jurado et Javier Castillo.

« Il y a les bons romans et le reste : du bavardage, du bullshit ! »

« Je ne suis pas un auteur de polars », lance Javier Cercas en préambule de notre « polar tour » espagnol. Ça commence bien. Il y a pourtant bien un meurtre et un flic dès la première page de *Terra Alta*, un roman noué autour d'une affaire de vengeance, traduit en français chez Actes Sud en 2021 et qui inaugurerait la trilogie du même nom. « Mais Borges disait que tous les romans sont des romans policiers, poursuit le grand écrivain espagnol. Alors, en ce sens, oui, c'est un polar. » Ouf.

Ce qui l'embête, avec ces questions de terminologie – « polar, pas polar » –, c'est que le genre soit encore considéré comme « mineur » ou « populaire ». Un préjugé « énorme », « ridicule », « bon pour le XX^e siècle », dont il se « fout royalement ». Mais, quand même, cela l'agace tellement qu'il en appelle à André Malraux préfaçant *Sanctuaire*, de Faulkner, et à Cervantès, « qui n'aurait certainement pas remporté le prix Cervantès à son époque, pas plus que Shakespeare, immensément populaire, n'aurait reçu un prix Nobel ! ».

Extrait « Il pleurait alors pour sa femme et pour sa mère (...) et les assassins avaient fini par payer pour ce qu'ils avaient fait. » (« *Le Château de Barbe-Bleue* », Cercas)



JAVIER CERCAS

Ce romancier de renom, professeur, essayiste, installé entre Barcelone et Verges, près de Figueras, a mis en scène un voyou converti à la justice grâce à la littérature : Melchor Marin.

Derniers livres : *Le Château de Barbe-Bleue*, qui paraît le 5 avril, traduit par Aleksandar Grujicic et Karine Louesdon (Actes Sud, 352 p., 23 €). *Terra Alta*, le premier tome de la trilogie, prix Planeta en 2019, en poche chez Babel.

S'il fallait distinguer deux catégories, tempête l'écrivain, « je dirais qu'il y a les bons romans et le reste : du bavardage, du bullshit ! » Rien qui ressemble à une opposition entre « populaire » et « confidentiel », au sens de « secret, minoritaire ou presque des catacombes ».

Pointer le genre l'incommode à ce point qu'il interroge jusqu'au fait d'avoir des rayons dans les librairies et des festivals spécifiques. Lui ne voulait pas écrire un polar mais « le meilleur roman possible », comme à chaque fois.

Seulement, c'est le personnage de Melchor Marin, un flic, qui s'est invité. Et le romancier en est « littéralement tombé amoureux ». Né dans le quartier le plus dur de Barcelone, fils d'une prostituée assassinée, Marin échoue en prison à l'âge de 18 ans et y découvre *Les Misérables*. Toute sa vie va en être changée. « *Melchor Marin, c'est moi* », nous dit Cercas. Sa « part maudite », pour citer Georges Bataille. Un personnage qui lui a beaucoup appris sur lui-même et qui, dans *Le Château de Barbe-Bleue*,



Référence. Pour Carlos Zanon (ci-dessus), le polar espagnol a commencé à éclore avec Pepe Carvalho, le détective gastronome de Manuel Vazquez Montalban.

L'ultime volet de sa trilogie – après *Indépendance*, le tome 2 –, permet encore à l'écrivain de fouiller les possibilités lumineuses, et donc vertueuses, de son double maudit.

« Le polar ? C'est un artifice intellectuel »

Connaissez-vous l'étrange cas de Victor del Arbol ? Arrivé en France en 2011 avec un roman noir bouleversant, *La Tristesse du samouraï*, il remporte le prix *Le Point* du Polar européen et rentre chez lui, à Barcelone, pour être couronné, en 2016, du prix Nadal, aussi réputé que notre Goncourt.

Chez nous, ses sept romans traduits sont rangés au rayon polars, en Espagne, il est devenu un auteur prestigieux de littérature « blanche ». « *Mais tu vas être contente, me dit-il en riant, je vais enfin écrire un vrai polar, avec un flic et une enquête !* »

Flic, il l'a été, dans les Mossos d'Esquadra, la police catalane, la plus ancienne d'Europe, même si « *tout le monde ici l'a oublié* ». Ce qui explique peut-être pourquoi Victor del Arbol n'est pas un romancier comme les autres. Il prend la plume comme s'il

rendait justice, en pourfendeur de la violence investie d'une mission. Pas une violence visuelle, esthétisée, « *comme certains romanciers, influencés par les techniques narratives de la télé* », mais la « *violence politique et sociale* ». Del Arbol fait partie de ceux pour qui l'ambition littéraire consiste à approfondir les problèmes sociétaux, à « *faire réfléchir les gens* » plutôt qu'à les distraire. « *Les écrivains de ma génération [il a 54 ans, NDLR] ont besoin de revisiter le passé parce que nous sommes les héritiers de la transition postfranquiste, qui a été une sorte de pacte du silence.* »

Son ami le romancier Carlos Zanon, fin connaisseur de l'histoire du genre, organisateur de BC Negra, le festival catalan du roman noir, retrace pour nous les grandes étapes de l'histoire du polar dans la Péninsule. Sous Franco, pas une ligne. Le crime fictionnel ne fleurit qu'en temps de paix réelle. Le « *boom* », comme il dit, n'arrive qu'à la fin de l'oppression. L'auteur de quatre romans noirs traduits chez Asphalte, chroniqueur littéraire pour *El Pais* et *La Vanguardia*, évoque l'avènement du polar espagnol avec un seul nom, un seul : Pepe Carvalho, le célèbre détective privé gastronome de Manuel Vazquez Montalban. Ce dernier aura ses suiveurs, influencés par le polar français (Francisco Gonzalez Ledesma, Alicia Gimenez Bartlett), en cote, puis en décote, dans les années 1990. La vague « *antisystème* », comme il dit, de la série *Millénium* frappe l'Espagne de plein fouet, mais c'est aussi à cette époque, durant les années 2000, que les écrivains comme del Arbol émergent. « *Surtout à Barcelone, où la culture du livre est très importante* », précise Zanon avec l'impartialité d'un Barcelonais... Les polars sont plus noirs que policiers, plus locaux que délocalisés, et « *apportent une vision sceptique de la société* », conclut Zanon.

Victor del Arbol s'inquiète de voir aujourd'hui cette société dériver vers le populisme. « *Les jeunes se laissent séduire par le discours très attractif de l'extrême droite, du parti Vox, qui réduit le franquisme à une anecdote historique.* » Ces jeunes, qui n'ont pas connu la dictature, « *écriront dans vingt ans sur ce qui les touche – la crédulité, la question de l'identité, le manque de valeurs, les faux héros. Le rôle de la littérature est de prendre le pouls du moment présent, mais nous, qui avons le savoir et le privilège de la parole, avons un devoir de mémoire.* »

Le polar, pour le romancier, n'est qu'une « *convention* », un « *artifice intellectuel* » qui permet d'inviter toutes les formes autour de la table – thriller psychologique, roman noir, politique, historique – pourvu qu'on y serve le seul débat valable : celui du pouvoir. Car, si la démocratie espagnole est en danger, c'est précisément à cause des dysfonctionnements de la société que le polar dénonce. Le roman policier doit se glisser « *là où la société échoue.* »

« Je ne voulais pas d'une seule étiquette »

María Dueñas a la bougeotte. Son monde, c'est le monde. Pas étonnant que ses romans ressemblent à une grande malle de voyage dans laquelle elle

VICTOR DEL ARBOL

Ex-séminariste, ex-flic, Victor del Arbol a gravi les échelons du succès depuis *La Tristesse du samouraï*, en passant par la France. Il a reçu le prix *Le Point* du Polar européen, puis le prix Nadal, le Goncourt espagnol.

Derniers livres : *Avant les années terribles*, paru en 2021, traduit par Claude Bleton (Actes Sud, 400 p., 23 €). *Le Père du fils*, le plus personnel de ses romans, attendu pour septembre.



Extrait « — Pourtant, tu n'es pas mort pendant ce voyage.

Isaïe fume posément. Son regard s'évade par la fenêtre. (...)

— Je ne suis pas sûr d'avoir survécu. »

(« *Avant les années terribles* », Victor del Arbol)

JORDI RUIZ CIRERA/LAIF-REA POUR « LE POINT » - TONIOLO/AGF/OPALE PHOTO

enfourne tout ce qui lui est nécessaire pour mener l'histoire telle qu'elle l'entend. Le polar, pour elle, est un genre qui en entraîne un autre, tout au plus. Elle nous parle, la concernant, d'un « éventail de composants ». « C'est un mélange de 25 % de polar, nous dit-elle, et de beaucoup d'histoire, d'éléments qui ont marqué l'actualité de l'époque, de mystère et d'émotions de toutes sortes. » Et sa recette fonctionne. Son premier roman, *L'Espionne de Tanger*, s'est vendu à plus de 2 millions d'exemplaires.

Sur le territoire espagnol, elle n'a pour rivale en la matière que Dolores Redondo. La gigavendeuse basque est entrée en scène en 2013 avec le premier tome de sa « trilogie du Baztan », *Le Gardien invisible*, vendu lui aussi à 2 millions d'exemplaires, qui a été adapté en film et diffusé sur Netflix. Dolores Redondo a bâti son succès sur un croisement réussi entre un personnage d'agente formée au FBI et une atmosphère régionale puissante.

Rien à voir avec l'univers de Maria Dueñas, dont l'élégance s'accorde avec celle de l'appartement madrilène dans lequel elle nous reçoit. Docteure en philologie anglaise, elle enseignait la linguistique depuis vingt ans à l'université de Murcie lorsqu'un voyage professionnel aux États-Unis lui a permis de trouver la liberté d'esprit de se lancer dans l'écriture d'un roman. « Je ne savais absolument pas ce que j'allais en faire ensuite. Je n'avais aucun contact avec le

monde de l'édition, si ce n'est universitaire... » Maria Dueñas adresse son manuscrit à une agence littéraire. Un petit éditeur, appartenant au groupe Planeta, le remarque. Ensuite, le tempo accélère. On imprime, on réimprime. Le roman *El tiempo entre costuras*, publié en 2009, paru en France en 2012 sous le titre *L'Espionne de Tanger*, a été depuis traduit dans de nombreuses langues et adapté en série sur la chaîne espagnole Antena 3.

Elle parle de Tanger dans ce premier roman parce qu'elle a grandi baignée de la douce mélancolie entretenue par sa famille maternelle, nostalgique d'avoir quitté le Maroc à la fin du protectorat espagnol. D'autres fois, elle raconte la Seconde Guerre mondiale, la naissance de l'État d'Israël, l'arrivée d'Eva Peron au pouvoir... Chaque période, chaque zone géographique résonne de façon particulière pour les Espagnols.

Extrait « Mais l'avenir me réservait un autre sort (...) Trois-cent-cinquante kilos d'explosifs déposés dans les sous-sols d'un hôtel à Jérusalem. »
(« *Sira. Le retour à Tanger* », Maria Dueñas)

Mais on s'interroge sur la clé de cet triomphe. Tient-il au fait d'avoir introduit une héroïne dans un roman d'espionnage, au lieu d'un homme ? Pour Maria Dueñas, cela tient plutôt au fait que Sira, l'héroïne, « *advient* ». Cette jeune femme vulnérable, d'origine humble, seule au monde, embourbée dans une relation amoureuse avec un menteur, va se métamorphoser. « *Les lecteurs ressentent donc une sorte d'empathie pour le personnage* », analyse la romancière. *Mais surtout, moins que l'histoire d'une espionne, c'est le fait que cette fille ordinaire finisse par devenir une espionne qui a séduit. Je pense que c'est le processus qui intéresse les lecteurs. Si j'avais écrit un livre sur une espionne, je suis sûre qu'il n'aurait pas eu autant de succès. L'Espionne de Tanger n'est pas un roman d'espionnage, c'est un livre sur une jeune couturière.* »

Comme si Cendrillon devenait Mata Hari au douzième coup de minuit...

« Nous n'écrivons pas pour la postérité. Nous écrivons pour le lecteur, maintenant »

Comment dit-on *page turner* en espagnol ? « *Page turner!* » nous répond Antonio Santos Mercero. Vous ne connaissez pas son nom, mais celui de Carmen Mola, sans doute. Ils sont trois – Jorge Diaz, Agustin Martinez et Antonio Santos Mercero – à s'être scrupuleusement cachés durant quatre ans derrière ce pseudonyme. Jusqu'à ce que la vérité éclate : Carmen Mola n'est pas une femme mariée, mère de deux enfants et enseignante à Madrid. Ce n'est pas elle qui vient, en 2021, de remporter le prix Planeta pour son roman *La Bestia*, troisième volet d'une série d'intrigues policières hypervolentes se déroulant à Madrid au XIX^e siècle. Cela a fait grand bruit, de l'autre côté des Pyrénées, le jour où trois hommes sont montés sur scène pour recevoir le prix !

Pour l'histoire, ils ont décidé de s'appeler Carmen « *comme ça* », et Mola parce que, en argot espagnol, ça signifie « *super* ». Cela aurait même pu être « *R2 D2* », si l'idée leur était venue à l'esprit « *à ce moment-là* ».

Ce moment-là, c'est une réunion de scénaristes s'occupant de l'adaptation pour la télévision du thriller d'Agustin Martinez, *La caza. Monterperdido*, diffusée chez nous sur Canal+. Une pause, une bière, puis l'étincelle : pourquoi ne pas appliquer ce système de travail collectif à la littérature ?

Les voilà lancés dans un roman à... six mains. Ça « *brainstorme* » dans la *writer's room*, comme on dit dans le sérail. « *On voulait essayer, tout en pensant que cette expérience était vouée à l'échec car la publication d'un roman par trois auteurs, trois ego, ça semblait compliqué ! Et puis, comment vendre un roman sans auteur ?* »

Ils œuvrent, pourtant. À exacerber le « *divertissement pour le lecteur* », « *ce qui l'excite* », le besoin de « *ressentir beaucoup d'émotions* » et la violence. Avec en tête l'idée qu'une série télévisée dont l'audience est trop faible se voit tout bonnement supprimée de la grille de la programmation. Même sort, même exigence pour le livre ? « *Je pense que notre expertise en tant que scénaristes a beaucoup joué dans notre succès* », explique Jorge Diaz, pour qui le polar est une affaire de famille (*Le Bon Père*, roman de son frère Santiago Diaz, a été traduit en 2022 au Cherche Midi).

« *Nous avons l'habitude d'appliquer des mécanismes narratifs que les auteurs qui ne viennent pas de ce milieu n'ont sans doute pas. Par exemple, placer à tel ou tel endroit des hameçons dans la trame, pour faire mordre le lecteur* », développe Jorge Diaz. Pour Agustin Martinez, le « *capital sympathie* » des personnages est aussi fondamental, « *parce que c'est à eux que l'histoire arrive* ». Même le choix du titre du premier volet a été âprement discuté. *La Fiancée gitane* fédère les trois auteurs, mais il est jugé « *trop risqué* », pour des questions de racisme antigitan en Hongrie, en République tchèque, en Grèce et en Italie. Enfin, l'ingrédient décisif, c'est d'avoir su capter un nouveau lectorat.

ODE PABLO & J. ZURITA/LAIF-REA POUR « LE POINT »



CARMEN MOLA

Le collectif Jorge Diaz (à dr.), Agustin Martinez (en bas) et Antonio Santos Mercero (à g.) s'est dévoilé lors de la remise du prix Planeta (1 million d'euros) en octobre 2021 pour son troisième roman, *La Bestia*.

Dernier livre : *La Bestia*, le troisième volet des enquêtes d'une orpheline et d'un policier borgne dans Madrid en 1834, traduit par Anne Proenza (Actes *Sud*, 480 p., 24,50 €).

Extrait « **Un autre voisin crie : il a trouvé la jambe qui manquait. Du corps ils sont parvenus à la tête et de la tête à la jambe... Un bras va sans doute apparaître ailleurs.** » (« *La Bestia* », Carmen Mola)

En marge des gros consommateurs de livres, peu nombreux en Espagne, « *il y a ceux, désormais en nombre, qui ne lisent qu'un ou deux romans par an. Ces livres, ce sont les nôtres* », conclut Antonio Santos Mercero.

« Le roman est supérieur à la vie réelle. Parce que tout y a du sens »

Parmi ces livres qui s'écoulent par millions, on trouve les best-sellers de Juan Gomez-Jurado. Le romancier apparaît dans le top des auteurs les plus traduits au monde. Il a fait paraître une trilogie baroque, dite « *Antonia Scott* », comme son héroïne. « *Antonia, c'est l'être humain le plus intelligent de la planète* », nous dit-il.

Doudoune Canada Goose, chaussures Hunter, solaires à verres glacier, Juan victime-de-la-mode Gomez-Jurado – « *I like your shoes!* » lancera-t-il au milieu de l'interview – a inventé ce personnage ni flic ni criminologue, génial mais totalement esquiné, à laquelle s'est adjoint, « *pour la protéger* », l'inspecteur Jon Gutierrez. « *Jon, c'est Jean, en basque. Jean, comme Jean Valjean. Et comme moi, Juan. Il est une partie de mon âme.* »

Jon est donc basque – de tempérament, aussi –, mais également gay, colossal, et le duo qu'il forme avec Antonia, tel Don Quichotte et son fidèle Sancho Pança, a conquis 2 millions de lecteurs,

O DE PABLO & J. ZURITA/LAIF-REA POUR « LE POINT »

JUAN GOMEZ-JURADO

Ce journaliste et romancier madrilène est traduit en 42 langues. Le premier tome de la trilogie « *Antonia Scott* », *Reine rouge*, est en train d'être adapté en série télévisée.

Dernier livre : *Louve noire*, le deuxième tome de la trilogie, traduit par Judith Vernant (Fleuve noir, 480 p., 22,90€), qui vient de paraître.

Extrait « **Non, Antonia ne craint presque rien, hormis elle-même. Et la vie, peut-être.** » (« *Louve noire* », Juan Gomez-Jurado)



rien qu'avec le premier volume, *Reine rouge* (*Reina roja*, prononciation périlleuse pour les étrangers!), de ce qui est aujourd'hui une trilogie en Espagne.

Fort de son succès colossal, Juan Gomez-Jurado enchaîne tournage, émission de télé, podcast et post-production d'une adaptation de l'ouvrage en série. Si bien qu'il faut encore faire 50 kilomètres au milieu de nulle part, au-delà de Madrid, pour le rejoindre sur la place d'armes du village de sa belle-famille, Colmenar de Oreja, dont la spécialité culinaire sont les oreilles de cochon. Mais Juan Gomez-Jurado vaut le détour pour sa compréhension de l'explosion du polar espagnol. Pour lui, le pays est héritier de la tradition anglo-saxonne « de Dashiell Hammet à Donald Westlake en passant par John Grisham ». Il s'est aussi nourri du flot du polar nordique, « même s'ils n'arrêtaient pas de boire du café, que c'est lent et qu'il n'y a en général qu'un seul cadavre par livre », sans compter l'influence française. Jusqu'à se poser, enfin, la bonne question : « Et si on essayait de faire quelque chose qui nous ressemble ? Je veux dire, essayons d'écrire des romans qui se passent en Europe, avec des qualités littéraires, mais, en même temps, qui reprennent certains rythmes des maîtres américains ou britanniques.



JAVIER CASTILLO

Basé à Malaga, cet analyste économique a connu un succès fulgurant grâce à l'autoédition. Son roman *La Petite Fille sous la neige* a fait l'objet d'une adaptation à grand succès sur Netflix.

Dernier livre : *La Petite Fille sous la neige*, traduit par Romain Puertolas (Albin Michel, 384 p., 21,90 €).

Le polar espagnol, c'est donc en quelque sorte le meilleur de ces deux mondes. »

Lui s'évertue à recréer la sensation que lui procurait la lecture dans son enfance. « Parce que c'est ce qu'il y a de plus dur à faire. Nous essayons de capturer quelque chose, mais toujours à destination du lecteur. Pour qu'il connaisse cette sensation, qu'il s'en souvienne dans quatre-vingt-dix ans ! » Pour lui, le roman « est même supérieur à la vie réelle. Parce que tout y a du sens ». Vos actes s'inscrivent dans « une histoire révélatrice ». Il n'y a jamais rien d'absurde ni de gratuit. « Tout a un but. »

« C'était si violent, si choquant, impossible à imaginer en Espagne »

Javier Castillo arrive en haut de l'échelle des contes de fées littéraires. Il y a six ans, il était encore analyste financier. En 2014, il tape le mot « fin » de son premier roman, *El día que se perdió la cordura* – depuis adapté en série télé – et l'autoédite sur une plateforme. Deux semaines plus tard, il est numéro un en Espagne. « Au début, j'ai cru qu'un algorithme avait poussé les gens à l'achat. Et puis j'ai reçu une vingtaine de propositions de maisons d'édition, et la version papier a confirmé que je me trompais ! » En deux mois, son premier roman « papier » passait la barre des 100 000 exemplaires vendus. L'histoire démarre par un homme nu marchant dans la rue avec, dans les mains, la tête d'une femme décapitée. « C'était si violent, si choquant, nous dit-il depuis Malaga, que c'était impossible à imaginer en Espagne. » Depuis, ses thrillers se déroulent aux États-Unis. Idem pour le dernier, *La Petite Fille sous la neige*, que Netflix vient d'adapter en série (voir encadré ci-contre).

Ce titre-là a connu un autre type de décollage fou. « Le livre devait sortir le 12 mars 2020. Deux jours avant le confinement. C'était une catastrophe. Alors nous avons lancé la première présentation en ligne de l'histoire espagnole. Et ça a été la plus suivie ! 60 000 personnes se sont connectées. C'était incroyable. » Javier Castillo estime que le Covid a pris une bonne part au succès du livre. « Les rideaux de fer des librairies étaient baissés, mais les livres se sont vendus quand même, et le mien a été le plus vendu du confinement ! » À quelque chose malheur est bon.

Et rien, pas même une pandémie mondiale, ne semble entraver ni ralentir la conquête du polar espagnol ■

Extrait « Parfois, je sentais (...) que je n'avais plus de nom, que je n'étais plus que le fantôme de cette nuit-là. »
(« *La Petite Fille sous la neige* », Castillo)

EVERNIC/SP